

# GERVAIS QUENARD, UN ASSOMPTIONNISTE EN ROUMANIE (1915–1919)

JEAN-NOËL GRANDHOMME

(Strasbourg)

## INTRODUCTION

Vieilles nations chrétiennes, la Roumanie et la France sont pourtant séparées sur ce terrain par la différence des confessions, source de beaucoup de suspicion et de mécontentement au cours des siècles. Ces incompréhensions se fondaient surtout sur des préjugés tenaces – où l'imbrication des intérêts nationaux et religieux avait largement sa place – et sur une méconnaissance mutuelle. Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles donnèrent enfin l'occasion aux «frères séparés» de se rencontrer régulièrement et de vivre les uns au milieu des autres: de nombreux orthodoxes et gréco-catholiques roumains fréquentèrent Paris et le reste de la France, et des catholiques français visitèrent la Roumanie et, même, s'y installèrent. Gervais Quenard, né au Villard en Savoie en 1875 (et mort à Rome en 1961), compte parmi ceux-là. Il apparaît comme l'un de ces religieux typiques du catholicisme français de l'époque de la lutte contre la laïcisation de l'État: sûr de sa foi et ouvert sur le monde, désireux de travailler à la fois à l'expansion de la religion et à celle de l'influence française.

Surtout connus pour leur participation active à la vie politique française par le biais de *La Croix* et de la *Maison de la Bonne Presse*, les augustins de l'Assomption se sont aussi vu confier par le pape Pie IX l'exaltante mais infiniment délicate mission de rechercher l'union des Églises d'Occident et d'Orient. Avec pour but ultime la «conversion de la Russie» les disciples du père Emmanuel d'Alzon se sont d'abord installés en terre slave et ottomane. Entré au noviciat assomptionniste de Livry en 1892, Gervais (qui prononce ses vœux en 1893, puis fait profession perpétuelle l'année suivante) est ainsi d'abord envoyé à Constantinople (en 1893). Il passe à Jérusalem en 1896, puis à Vilnius en 1905. Co-fondateur de la maison de Kiev en 1907, il séjournera en Bulgarie de 1908 à 1919, avec une pause de 3 ans. Les origines de l'implantation en Roumanie sont donc à rechercher dans ce pays: ce sont en effet des religieux venus du collège Saint-Augustin de Philippopoli (Plovdiv), l'un

des plus prestigieux établissements catholiques français d'Orient<sup>1</sup>, qui sont indirectement à l'origine de la fondation chez le voisin du nord, grâce aux contacts fortuitement noués pendant la guerre de 1914–1918.

Les assumptionnistes de Turquie et de Bulgarie sont appelés en août 1914 à rejoindre la mère patrie. Soldat pendant quelques semaines au 108<sup>e</sup> régiment territorial à Chambéry, Gervais Quenard est cependant placé en sursis provisoire dès le 30 octobre 1914, sur instruction du ministre des Affaires étrangères, qui ne voit aucun avantage à décapiter les oeuvres françaises à l'étranger. Il retrouve alors rapidement le collège Saint-Augustin, en compagnie d'autres religieux qui ont bénéficié de la même mesure. Sur place les attendent plus d'une centaine de religieux et de religieuses assumptionnistes chassés de Turquie, car l'Empire ottoman vient d'entrer en guerre contre les Alliés.

### DES RÉFUGIÉS FRANÇAIS EN ROUMANIE

Le conflit ne tarde pas à rattraper aussi les Français du royaume de Ferdinnad de Saxe-Cobourg-Gotha. Le 23 septembre 1915 la Bulgarie mobilise contre son voisin, la Serbie, alliée de la Russie et de la France. Le 9 novembre l'heure du départ sonne pour Gervais Quenard et ses compagnons, tous chassés sans ménagements du pays (sauf un religieux suisse). Leur caravane trouve refuge en Roumanie<sup>2</sup>. Paradoxalement le directeur de la mission d'Orient, Félicien Vandenkoornhuysse, et deux autres pères sont recueillis par M<sup>gr</sup> Netzhhammer, archevêque de Bucarest, un Allemand tout comme les instigateurs de l'expulsion. On découvre un Gervais très amer lorsqu'il évoque l'attitude des catholiques de Bulgarie: «Les chers pères capucins (allemands) dissimulaient mal leur joie. Pas un ne vint dire au revoir. Et cependant nous étions en bons rapports.» Les passions nationales, on le voit, ont entièrement pris le pas sur la fraternité chrétienne. M<sup>gr</sup> Netzhhammer, «bien qu'à titre de Badois il ne puisse être très francophile», se montre en tout cas «très aimable»<sup>3</sup>. Gervais dresse un portrait flatteur de l'archevêque: cet «homme de science et d'action est très bon et a de larges idées. Il mène son diocèse d'une main autoritaire, voyant toute chose jusque dans le moindre détail. Il nous a fait bon accueil, mais naturellement à titre provisoire»<sup>4</sup>.

Pour la plupart des religieux exilés, la Roumanie ne peut en effet constituer qu'une étape. Il n'est pas encore question d'une fondation dans le pays. La

<sup>1</sup> Voir Alain Fleury, *Un collège français en Bulgarie (Saint-Augustin, Plovdiv, 1884–1948)*, Paris, 2001.

<sup>2</sup> J. Girard-Reydet, *Le Père Gervais Quenard*, Paris, 1967, p. 106.

<sup>3</sup> Archives des augustins de l'Assomption (AAA), Rome, 2 DR 2, Gervais au père Emmanuel Bailly (à Paris), 20 décembre 1915.

<sup>4</sup> *Id.*, 2 DR 3, Gervais à Emmanuel, 28 décembre 1915.

préparation du retour en France se révèle pourtant très laborieuse, à cause de la mauvaise volonté des services consulaires russes de Bucarest. Les négociations achoppent tout particulièrement sur la question des costumes. La Sainte Russie refuse de laisser voyager un si grand nombre de religieux catholiques en soutane ou en robe sur son territoire – pour ne pas indisposer le clergé orthodoxe –, alors que l'argent manque évidemment pour leur fournir des vêtements civils<sup>5</sup>. Enfin, les passeports finissent par arriver, au bout de trente-huit jours, grâce aux efforts déployés par Camille Blondel, ministre de France. Trente-quatre assomptionnistes, neuf oblates de l'Assomption et six frères des écoles chrétiennes peuvent donc se mettre en route les 22 et 23 décembre 1915, sous la conduite de Félicien.

Un petit groupe est resté en Orient. Intéressons-nous d'abord à Romuald Souarn. Le 29 novembre 1915, l'administrateur apostolique de Moldavie, M<sup>fr</sup> Nicola Giuseppe Camilli, des frères mineurs conventuels, l'a appelé auprès de lui et a fait de lui l'un des professeurs du séminaire de Iași et l'aumônier des sœurs de Notre-Dame de Sion<sup>6</sup>. Romuald connaît déjà ce couvent doublé d'un important établissement scolaire; car, au cours de l'été 1915, il a été invité à y prêcher leur retraite annuelle aux religieuses, dirigées par une Alsacienne, Mère Marie-Zélie. «Les sœurs de Sion ont ici un très vaste pensionnat avec de grands jardins, remarquait-il alors. Elles feraient un grand bien aux enfants roumains si le gouvernement n'avait établi des lois très sévères pour tout ce qui regarde l'instruction de la religion». En Roumanie, l'Eglise orthodoxe est jalouse de ses prérogatives.

Romuald donne des cours de philosophie au séminaire, tout en faisant aussi beaucoup de ministère. «C'est étonnant comme il y a ici pénurie de prêtres: à peine une quarantaine pour les 80 000 catholiques disséminés dans le vaste diocèse de Iași qui occupe toute la Moldavie». Les curés, qui ont cinq ou six paroisses à desservir, doivent faire cinq à six heures en voiture par des chemins à peu près impraticables en hiver. Impossible d'envisager la pastorale en français, la langue roumaine est partout absolument nécessaire; pour certains villages la connaissance du hongrois et du polonais s'impose». Rude épreuve, même pour cet extraordinaire polyglotte qu'est Romuald (il parle le latin, le grec ancien et moderne, l'allemand, l'italien, l'anglais, le bulgare, et même un peu le hongrois).

Après la mort de M<sup>fr</sup> Camilli, le 12 janvier 1916, la congrégation de la Propagande confie la charge d'administrateur apostolique au pro-vicaire général, Ulderich Cipolloni. «Il est très bienveillant pour moi, écrit Romuald, ainsi que les pères du séminaire dont j'apprécie toujours la bonté et la délicatesse». Les sœurs de Sion également apprécient beaucoup leur aumônier, et lui ont réservé une place d'honneur lors de la célébration du cinquantième anniversaire de la fondation de Iași. Voilà un pôle sûr d'influence française dans une région où, écrit le prêtre

<sup>5</sup> *Id.*, 2 DR 2, *id.*, 20 décembre 1915.

<sup>6</sup> *Id.*, 2 DR 6, Romuald à la *Maison de la Bonne Presse*, 29 novembre 1915.

français, « nous sommes inondés par la propagande allemande qui est inouïe, par les communiqués allemands, etc. »<sup>7</sup>...

### GERVAIS MONTE LA GARDE<sup>8</sup> À BUCAREST

Pendant ce temps Gervais Quenard est resté à Bucarest en compagnie des pères Placide Machon et Zéphyrin Sollier, des frères David Mailland et Boris Tavernier. Le petit groupe habite l'hôpital que les filles de la Charité ont installé *chaussée Jianu* d'accord avec le nouveau ministre de France, le comte de Saint-Aulaire. En attendant l'intervention de la Roumanie dans la guerre, que chacun juge prochaine, les assomptionnistes sont les hôtes d'une Italienne énergique, sœur Servante Pucci<sup>9</sup>.

Au début de leur séjour à Bucarest ils souffrent surtout de l'isolement spirituel<sup>10</sup>. Au point de vue matériel, ils sont à peine mieux lotis. Ils vivent de leçons dispensées dans une petite maison<sup>11</sup>. À l'été de 1916 les réfugiés trouvent un lieu plus spacieux. « Dans un vaste enclos, raconte Gervais, nous voisinons avec de paisibles juifs, qui ont fait fortune à passer de la contrebande aux Autrichiens et qui fredonnent volontiers (du nez) *La Marseillaise* auprès de nous »<sup>12</sup>. Les élèves de cet embryon d'école assomptionniste sont surtout des petits Français<sup>13</sup>. En juillet Zéphyrin est envoyé à Sinaia, charmante station des Carpates, où, « en une calme villa, près de la chapelle catholique, il doit préparer un jeune prince Stirbey<sup>14</sup>, son élève, à un examen de rhétorique, pour septembre, tandis que frère Boris part pour la campagne, pour continuer lui aussi à s'occuper de l'un de ses élèves fortunés.

Les dimanches et fêtes, les pères vont dire la messe dans les églises et chapelles de la ville, où les prêtres sont en nombre insuffisant<sup>15</sup>. « Il est difficile de refuser, écrit Gervais, apparemment peu satisfait du rôle qu'on lui fait jouer. Le jour de Noël de 1915, aux deux messes pontificales, nous avons dû faire assistants au trône. » Les raisons de ce peu d'enthousiasme sont faciles à comprendre: « Le monde ecclésiastique est strictement allemand. Il est permis ici de le regretter pour le catholicisme car les Roumains sont poussés à voir dans les prêtres des agents du germanisme et du magyarisme dont ils voudraient au contraire se libérer à tout prix ». Pour lutter contre cette emprise des Puissances centrales, le ministre d'Italie, le baron

<sup>7</sup> *Id.*, 2 DR 20, *id.*, 7 avril 1916.

<sup>8</sup> L'expression est tirée de sa lettre du 20 décembre 1915 à Emmanuel Bailly.

<sup>9</sup> AAA, 2 DR 2, Gervais à Emmanuel, 20 décembre 1915.

<sup>10</sup> *Id.*, 2 DR 2, *id.*, 20 décembre 1915.

<sup>11</sup> *Id.*, 2 DR 3, *id.*, 28 décembre 1915.

<sup>12</sup> *Id.*, 2 DR 8, *id.*, 15 février 1916.

<sup>13</sup> *Id.*, 2 DR 3, *id.*, 28 décembre 1915.

<sup>14</sup> Une des plus grandes familles de boyards roumains.

<sup>15</sup> AAA, 2 DR 8, Gervais à Emmanuel, 15 février 1916.

Fasciotti, a fait venir un prêtre de son pays et fait construire une église et une école spacieuse pour ses nationaux<sup>16</sup>. Mais où est la France? se demande Gervais.

Gervais s'étonne surtout de l'absence d'écoles catholiques pour les garçons. Il serait possible d'en établir une, estime-t-il, mais non sans difficultés. Pour l'instant il ne semble guère envisageable de songer à installer des religieux français à Bucarest, l'archevêque et le clergé allemands s'y opposeraient sans doute. «Notre simple présence, à nous réfugiés, inquiète visiblement. Dès qu'il fut question de rester ici, le ton changea à notre égard, quoique on reste correct et presque aimable. On demande les services *ad missandum*, en redoutant les autres». Du côté de l'État, les réticences pourraient être vaincues grâce à l'appui de la légation de France qui serait en droit de réclamer ce qui est déjà accordé aux Allemands et aux Hongrois (dont les écoles scolarisent 4 000 garçons et filles à Bucarest, Braila et Craiova)<sup>17</sup>.

Pour s'assurer des soutiens dans l'avenir, mais souvent du fait du hasard, les pères nouent rapidement des relations avec des membres de la noblesse, comme la princesse Ghica, cousine du prince Vladimir – un orthodoxe passé au catholicisme – alors en résidence à Rome, le filleul du père Emmanuel. Cette dame, tertiaire franciscaine, est une fervente zélatrice de l'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption. Cela prouve, écrit Gervais, «que le catholicisme trouve assez facilement accès dans la haute société roumaine où les convertis sont assez nombreux, quoique relativement peu appuyés»<sup>18</sup>. Placide donne des leçons à l'enfant de l'une de ces converties, la princesse Bibesco<sup>19</sup>.

Mais il faut prendre garde: lorsque le curé français de la cathédrale, le chanoine Baud, avait révélé autrefois le ralliement d'un métropolitain orthodoxe, le scandale avait été énorme. «Les Roumains sont généralement incroyants et beaucoup ont fréquenté en France nos anticléricaux. Mais rentrés ici, eux Latins, redeviennent, au point de vue national, des orthodoxes à la russe ou à la grecque, et les agitateurs intéressés peuvent utiliser contre les catholiques leur tendance anticléricale». «Cet état d'esprit étrange, conclut-il, exigerait pour une fondation une grande prudence, peu de soutanes tout d'abord, et moins encore de capuchons»<sup>20</sup>. Selon lui pourtant, «la religion aurait profit, après la guerre, à voir un groupe de prêtres français venir en ce pays pour n'importe quel genre de travail: ministère, écoles, séminaires. Il est à souhaiter qu'une société se donne cette tâche». Pourquoi pas l'Assomption, dont le tact a été apprécié en Bulgarie? Mais l'heure des fondations n'est pas encore venue, l'été de 1916 est au contraire lourd de menaces.

<sup>16</sup> *Id.*, 2 DR 3, *id.*, 28 décembre 1915.

<sup>17</sup> *Id.*

<sup>18</sup> *Id.*

<sup>19</sup> *Id.*, 2 DR 7, *id.*, 5 février 1916.

<sup>20</sup> *Id.*, 2 DR 8, *id.*, 15 février 1916.

## LA ROUMANIE REJOINT LES ALLIÉS

Finissant par céder aux pressions conjuguées des Alliés, la Roumanie signe un traité avec l'Entente le 17 août 1916. La guerre commence dans la soirée du 27 août, lorsque l'armée roumaine entre en Transylvanie. Comme les autres habitants de la capitale, les religieux français connaissent alors les bombardements germano-bulgares. «Nous venons de passer une semaine un peu bruyante, écrit Gervais le 7 septembre. Les avions boches ont fait en grand leur métier d'assassins de femmes et d'enfants. En plus des bombes ils jettent des bonbons empoisonnés et même des mouchoirs de soie infectés de microbes. On a analysé tout et on a la certitude de ces affreux procédés»<sup>21</sup>. Gervais se montre étonné de la manière toute stoïque avec laquelle les Bucarestois s'habituent au «sifflement très spécial des bombes et à leur bruyante explosion». La population demeure très confiante. «On sera dur aux Boches ici après la guerre, surtout après les procédés de leurs bombardements aériens, écrit l'observateur... Les Français feraient bien de venir nombreux en ce pays, où on leur ferait certainement bon accueil... Mais les Italiens viendront plutôt». Gervais se désole une nouvelle fois du peu d'enthousiasme de ses compatriotes. Mais il faut d'abord gagner la guerre! Or, il se rend bien compte que l'on va «tout doucement et (qu'il) faudra du temps encore pour arriver à Sofia»<sup>22</sup>. C'est le moins que l'on puisse dire en effet! commencée dans l'euphorie, l'offensive roumaine tourne très vite au désastre.

Pour les assomptionnistes de Bucarest la déclaration de guerre a aussi signifié un accroissement de la charge de travail. L'archevêque est resté seul en compagnie de son secrétaire, car le clergé austro-allemand a été expulsé ou interné. Il a fallu faire revenir Romuald de Iași car il est le seul à pouvoir s'exprimer correctement en roumain. Curé de la paroisse catholique, il est aidé par Gervais (qui a emménagé chez lui) pour les tâches purement liturgiques. En retour, Placide et Zéphyrin sont envoyés à Iași pour servir d'aumôniers aux sœurs de Sion<sup>23</sup>.

Gervais continue à s'informer au sommet des événements politiques, militaires et diplomatiques. En fréquentant la légation de France, il apprend bientôt que le président du Conseil roumain, Ion I. C. Brătianu s'est résolu à appeler à l'aide une mission militaire française, sous le commandement du général Berthelot<sup>24</sup>. Les Allemands, fort de l'expérience de plus de deux années de guerre, sont en train, en effet, de ne faire qu'une bouchée de la brave troupe roumaine, courageuse et opiniâtre, mais mal préparée et encore plus mal commandée.

<sup>21</sup> Gervais se fait ici l'écho de la propagande roumaine, mais ces faits – au contraire des bombardements «classiques», réellement meurtriers – sont sans réelle consistance.

<sup>22</sup> A.A.A., 2 DR 10, Gervais à Emmanuel, 7 septembre 1916.

<sup>23</sup> *Id.*, 2 DR 10, *id.*, 26 septembre 1916.

<sup>24</sup> *Id.*, 2 DR 12, *id.*, 25 octobre 1916.

En attendant les médecins qui doivent accompagner le général français Berthelot, le comte de Saint-Aulaire a trouvé à Bucarest un vaste immeuble qui offre la possibilité de porter à 350 lits la capacité de l'hôpital français<sup>25</sup>, dont le couvent des Filles de la Charité constituerait une annexe. Depuis la déclaration de guerre, le travail ne manque pas dans ce couvent, où affluent les blessés et où frère Boris, cuisinier des assomptionnistes, fait aussi fonction d'infirmier<sup>26</sup>. Le vicomte d'Harcourt, chef d'une des missions médicales françaises, demande aussitôt aux assomptionnistes de dire la messe à l'hôpital, mais, écrit Gervais, «il y aura peine à l'assurer, car tous les prêtres sont déjà occupés... Nous tâcherons toutefois de combiner quelque chose, si l'évêque, peu facile sur ce point, ne s'y oppose pas»<sup>27</sup>.

### DANS LA GÉHENNE MOLDAVE

Mais l'action humanitaire entamée à Bucarest par les religieuses et religieux français, épaulés ensuite par les médecins militaires, connaît très vite un coup d'arrêt du fait de la dégradation de la situation militaire, à tel point que le 6 décembre 1916 les Allemands font leur entrée en vainqueurs dans Bucarest. L'avancée rapide des armées ennemies entraîne l'évacuation de l'ensemble des formations sanitaires françaises vers la Moldavie. Le gouvernement, le roi Ferdinand I<sup>er</sup>, la reine Marie et Berthelot vont rapidement les y rejoindre. Par chance, les assomptionnistes ont un point de chute à Iași. Ils sont accueillis très chaleureusement par l'administrateur apostolique («Quelle différence avec Bucarest!», note Gervais). Néanmoins, pour ne pas lui causer trop de gêne car sa villa est déjà surchargée, ils cherchent aussitôt à s'employer. Tout naturellement, Romuald, reprend aussitôt ses fonctions d'aumônier des sœurs de Sion, mais là aussi les conditions de vie ont changé. Dès le mois de septembre 1916, la supérieure a en effet mis son établissement à la disposition de la Croix-Rouge roumaine<sup>28</sup>.

L'hiver de 1916–1917 est particulièrement dramatique en Moldavie, sur laquelle la guerre, la maladie et le climat semblent s'acharner: la faim, le froid et surtout le typhus feront entre 80<sup>29</sup> et 100 000 morts militaires, et 300 000 civils<sup>30</sup>. De décembre 1916 à mai 1917 les médecins et les religieux français passent donc le plus clair de leur temps à lutter contre l'épidémie. Mais le matériel manque autant que le personnel. Tandis que Romuald Souarn a trouvé son royaume en

<sup>25</sup> Affaires étrangères (AE), Quai d'Orsay, Guerre 1914–1918, Roumanie, vol. 360, Saint-Aulaire aux AE, 28/ 10 septembre 1916.

<sup>26</sup> AAA, 2 DR 12, Gervais à Emmanuel, 25 octobre 1916.

<sup>27</sup> *Id.*, 2 DR 12, *id.*, 25 octobre 1916.

<sup>28</sup> Archives des sœurs de Notre-Dame de Sion (ASNDS), Rome, *Lettres sioniennes*, maison de Iasi, octobre 1916 – avril 1917, p. 1.

<sup>29</sup> Comte de Saint-Aulaire, *Confession d'un vieux diplomate*, Paris, 1953, p. 372.

<sup>30</sup> C. Kirițescu, *La Roumanie dans la Guerre mondiale*, Paris, 1934, p. 286.

Sion, renforcé par Zéphyrin Sollier, qui continue à donner des leçons, Boris Tavernier suit ses élèves à Odessa<sup>31</sup>.

### GERVAIS ET PLACIDE À LA VILLA *GREIERUL*

Très vite, Gervais Quenard et Placide Machon suivent le médecin major français Clunet, qui s'est mis à la disposition des autorités sanitaires roumaines pour installer un hôpital de contagieux à l'extérieur de la nouvelle capitale, avec le soutien de la reine. Les autorités lui attribuent la villa *Greierul* (Le Grillon), située sur une colline à neuf kilomètres de Iași<sup>32</sup>. Avec des infirmières civiles françaises, une dizaine de religieuses de Saint Vincent de Paul, deux bénévoles français (le comte du Chaffaut et la marquise de Clapiers) et les deux assomptionnistes, il y installe un hôpital de soixante lits.

Gervais fait fonction de chapelain mais aussi d'économe-gestionnaire, et Placide de pharmacien<sup>33</sup>. «Telles sont nos occupations provisoires, écrit le premier, car on n'ose plus faire de projets, ne sachant ce que peut réserver le lendemain. Inutile de vous dire le désarroi dans lequel on se trouve. Depuis plus de quatre semaines, nous ne savons guère ce qui se passe ailleurs. On est la proie des potins ou des canards énormes. (...) Les deux ou trois petites feuilles de Iași qui, faute de papier, ne paraissent qu'à peu d'exemplaires, trouvent encore le moyen de ne rien mettre dans leur surface exigüe. Tout cela n'empêche pas de garder bonne humeur et confiance»<sup>34</sup>.

Les débuts sont laborieux: à la fin de décembre aucun malade n'a encore pu être hospitalisé<sup>35</sup>. Les conditions de vie sont rudes. À Noël la messe est célébrée par les pères assomptionnistes et «malgré la disette du moment et la difficulté de se procurer la moindre douceur, on trouv(e) quelques morceaux de chocolat et un peu de gâteau pour le réveillon». Gervais fait preuve d'un grand esprit pratique, réussissant par exemple à échanger un demi-litre de cognac contre deux bœufs auprès d'un lieutenant du service de l'intendance russe, fournissant ainsi de bons *beefsteaks* aux malades. La lutte contre les poux, vecteurs du typhus, se mue souvent en bataille épique. Dès leur arrivée les malades sont conduits dans une salle de décontamination. On peut ensuite ramasser les poux au balai, quand il ne faut pas les écraser sur les murs, où ils gambadent allègrement... Cette opération comporte de grands dangers pour les infirmiers et infirmières, et le pétrole constitue la seule protection efficace. Heureusement, en échange du cognac, le père

<sup>31</sup> *Id.*, 2 DR 21, Gervais à Emmanuel, 1<sup>er</sup> février 1917.

<sup>32</sup> I. G. Duca, *Memorii*, Bucarest, 1992, vol. 2, p. 157.

<sup>33</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, p. 108.

<sup>34</sup> A.A.A., 2 DR 13, Gervais à Emmanuel, 18 décembre 1916.

<sup>35</sup> Archives d'État (ASB), Bucarest, Fonds *Casa regală*, Dossier 7/ 1916, Rapport du médecin principal de 2<sup>e</sup> classe Coullaud, 11/ 24 janvier 1917.

assomptionniste a aussi réussi à obtenir douze paires de bottes qui, enduites de mazout, dissuadent les bestioles de piquer les épouilleurs<sup>36</sup>.

### MARTYRS ET CONFESSEURS DE LA CHARITÉ

Le cimetière, placé dans un coin de la forêt, s'agrandit de jour en jour. En février 1917 l'infirmière Geneviève Hennet de Goutel, qui considérait sa mission comme un véritable apostolat, est atteinte elle aussi. «Nous pouvions tomber d'un moment à l'autre comme sur le champ de bataille», écrit Gervais, avant de citer la parole du Christ: «Il n'y a rien de plus grand que de donner sa vie pour son prochain»<sup>37</sup>. C'est lui qui conduit le corps de la victime à l'église de Iași pour la messe de funérailles. Mais un autre compagnon de labeur de Gervais et de Placide, le docteur Pierre Clunet, est emporté à son tour par le typhus le 3 avril 1917<sup>38</sup>. Ce décès, coïncidant à quelques jours près avec celui de plusieurs de ses compatriotes, donne lieu à une manifestation solennelle de gratitude de la part des Roumains à l'égard de la France, le 9 avril<sup>39</sup>.

«La Mission française, militaire et médicale, souligne Gervais le 10 avril 1917, n'est donc pas ici partie de plaisir et nous qui, depuis quatre mois, vivons parmi les typhiques, nous sommes étonnés de rester encore debout... Malgré tous les soins, on en perd plus du tiers. Nous sommes donc en droit d'attendre notre tour, mais on peut s'en aller plus mal que ça. Une prière pour nous, s'il vous plaît, avant ou après»<sup>40</sup>. L'économiste de *Greierul* ne doit qu'à sa forte constitution d'échapper à la mort durant le mois de juillet 1917 (en France on célébrait déjà, sur la foi d'informations erronées, des messes pour le repos de son âme). Mais il reste un temps amnésique et incapable de refaire sa santé. Il passe sa convalescence à Odessa chez son confrère Maniglier<sup>41</sup>, où Zéphyrin l'a précédé<sup>42</sup>.

Malgré la maladie qui, on le voit, décime les rangs des médecins et des infirmières au début du printemps de 1917, l'hôpital *Greierul* jouit d'une excellente réputation et devient même «le refuge de tous les officiers et docteurs atteints du typhus»<sup>43</sup>. Après le départ de la mission Berthelot en mars 1918 et le déclin de l'épidémie, Gervais, qui en assure par intérim la direction, sera contraint de liquider l'établissement<sup>44</sup>. Le personnel de *Greierul* se repliera sur l'hôpital de Sion de Iași.

<sup>36</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, p. 109.

<sup>37</sup> *Id.*, p. 110.

<sup>38</sup> Service historique de l'armée de terre (SHAT), 5 N 200, Berthelot au Ministère de la Guerre (MG), 26/8 avril 1917.

<sup>39</sup> Duca, *op. cit.*, vol. 2, p. 157.

<sup>40</sup> AAA, 2 DR 22, Gervais au père Privat Bélard, 10 avril 1917.

<sup>41</sup> *Id.*, 2 DR 23, Gervais à sœur Marie-Anhelme, 9 septembre 1917.

<sup>42</sup> *Id.*, 2 DR 25, Romuald à l'abbé?, 1<sup>er</sup> juillet 1917.

<sup>43</sup> Archives des filles de la Charité (AFC), sœur Pucci, pp. 176-181.

<sup>44</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, p. 112.

### ROMUALD, AUMONIER MILITAIRE

Dans la capitale de la Moldavie, avec l'arrivée de centaines d'officiers, de soldats, de diplomates et de divers expatriés français, les tâches de Romuald se sont soudain multipliées. Sa chambre à l'évêché sert de quartier général «aux infirmiers, médecins, soldats et officiers français qui doivent se voir ou prendre des commissions»<sup>45</sup>. La mission dispose d'abord en sa personne d'un aumônier officieux, autorisé par Berthelot à exercer son ministère dans la communauté militaire française, tout en continuant à assurer le service des sœurs de Iași et de Galați<sup>46</sup>. À la porte de Romuald et de Zéphyrin, raconte Gervais, «le samedi soir, de haut galonnés font antichambre, et presque tous les jours, en ce temps de Pâques... Extrêmement chic l'ensemble de nos officiers, et les hauts milieux roumains sont parfois ahuris de leur entendre parler de confession et communion»<sup>47</sup>. Le narrateur se réjouit de l'état d'esprit des militaires français, avec lesquels, confirme-t-il, il est «en excellentes relations». «Grâce à Dieu, ajoute-t-il modestement, nous pouvons faire un peu de bien»<sup>48</sup>.

À la fin de l'année 1917 Romuald reçoit sa nomination officielle d'aumônier de la mission et fait de la messe dominicale de neuf heures à Notre-Dame de Sion de Iași la messe militaire. Les sœurs se groupent dans les premiers rangs et se réjouissent d'abandonner les autres bancs à une assistance nombreuse d'officiers et de soldats<sup>49</sup>. L'un d'eux, «ayant malheureusement vécu dans l'ignorance de toute religion», exprime le désir de se faire instruire «afin de pouvoir, lui aussi, se réconcilier avec Dieu». Romuald et l'une des sœurs se chargent de ce soin<sup>50</sup>. Le temps de la guerre est donc propice à la réflexion sur le sens de l'existence et sur la mort.

### REPRISE PUIS EXTINCTION DES COMBATS SUR LE FRONT ROUMAIN

En dehors de la maladie, la vie des assomptionnistes de Moldavie est bien entendu aussi troublée par la guerre. Pendant l'hiver de 1916–1917 la mission Berthelot réorganise les troupes roumaines afin qu'elles puissent reprendre l'offensive. «Les stratèges bien informés de la capitale moldave, écrit Gervais le 1<sup>er</sup> février 1917, nous assurent qu'au printemps, tout proche, nous allons voir des merveilles. Dieu veuille réaliser leurs prédictions!»<sup>51</sup> Survient alors un événement redouté depuis longtemps: la révolution russe. L'anarchie se répand très vite dans

<sup>45</sup> AAA, 2 DR 24, Romuald à Emmanuel, 15 février 1917.

<sup>46</sup> ASNDS, *Lettres sioniennes*, maison de Galați, juillet/ septembre 1917, p. 42.

<sup>47</sup> AAA, 2 DR 22, Gervais à Privat, 10 avril 1917.

<sup>48</sup> *Id.*, 2 DR 24, Romuald à Emmanuel, 15 février 1917.

<sup>49</sup> ASNDS, *Lettres sioniennes*, maison de Iași, avril 1917–avril 1918, p. 8.

<sup>50</sup> *Id.*, maison de Galați, janvier/ mars 1917, p. 21.

<sup>51</sup> AAA, 2 DR 21, Gervais à Emmanuel, 1<sup>er</sup> février 1917.

l'armée russe (il y a près d'un million de soldats russes en Roumanie). «La grande marmite russe bouillonne, mystérieuse encore», écrit Gervais moins d'un mois après l'abdication du tsar<sup>52</sup>. L'été de 1917 voit pourtant la reprise des combats. Les Roumains remportent un net succès offensif à Mărăști, puis deux succès défensifs à Mărășești, leur «Verdun», et sur l'Oituz. La lutte est très chaude cependant. À la Toussaint une cérémonie solennelle en hommage aux Français morts en Roumanie a lieu à la chapelle de Sion, en présence des généraux français, roumains et russes et de la quasi-totalité des membres de la mission française présents à Iași. Romuald prononce une courte oraison funèbre et donne l'absoute.

Le troisième Noël en terre roumaine pour l'Assomption est célébré dans une situation bien incertaine. Après la révolution d'Octobre, en effet, les bolcheviks ont demandé l'armistice aux Allemands. Le 9 décembre 1917 il est signé à Focșani pour le front russo-roumain. Lorsque la mission Berthelot est expulsée au début de mars, Romuald et Zéphyrin sont du voyage.

#### LES VEILLEURS DE L'ASSOMPTION EN MOLDAVIE

Pendant qu'un gouvernement germanophile se met en place à Bucarest – pour finalement signer la paix le 7 mai 1918 –, le roi et l'ancienne classe politique demeurent à Iași, tout comme le comte de Saint-Aulaire. Avant de quitter le pays Berthelot a organisé une nouvelle mission militaire, attachée à la légation de France, avec pour chef le colonel (général à titre fictif) Lafont. La survie de cette représentation diplomatique est précaire. Plongés dans une certaine détresse psychologique, les ressortissants de l'Entente connaissent en outre des conditions de vie matérielles très difficiles en Moldavie.

Il faut donc vraiment avoir la foi pour tenir bon. De foi, Gervais et Placide, «les derniers réfugiés de Roumanie»<sup>53</sup>, restés sur place eux aussi, n'en manquent pas, même s'ils subissent, comme tous leurs compatriotes, le contrecoup moral de l'effondrement du front oriental. Ils ont auprès d'eux quelques filles de la Charité italiennes, qui bénéficient de leurs conseils spirituels, tout comme les dernières sœurs de Sion de Galați et de Iași. Ces religieuses continuent à se dévouer à l'hôpital français et «y font honneur à la cornette en attendant l'heure de rentrer à Bucarest»<sup>54</sup>. Mais le 26 mars sœur Pucci meurt dans les bras de Gervais des suites d'un cancer, veillée presque jusqu'au bout par la reine Marie<sup>55</sup>.

Quel est le quotidien des Pères pendant cette période? Gervais nous en donne une rapide description dans une lettre postérieure à l'Armistice: «Ce silence absolu,

<sup>52</sup> *Id.*, 2 DR 22, Gervais à Privat, 10 avril 1917.

<sup>53</sup> AAA, 2 DR 27, Gervais au père Ernest, 28 novembre 1918.

<sup>54</sup> Archives des lazaristes (AL), Paris, Dossier *Roumanie*, vol. 3, sœur Biella au père Lobry, 29 octobre 1918.

<sup>55</sup> AFC, Gervais Quenard, *À la mémoire de sœur Pucci*, 15/ 28 mars 1918.

imposé à la Roumanie depuis bientôt un an, nous a fait vivre en vrais reclus durant tout ce temps. À part cela, il n'y eut rien de trop pénible. Nous vivions en paisibles aumôniers des sœurs de Sion. À Iași, je devais remplacer Romuald et son éloquence! (combien mal!) dans les circonstances officielles (surtout des enterrements ou des anniversaires) où la légation voulait un service religieux)<sup>56</sup>. Enfin, à l'automne de 1918, le ciel semble s'éclaircir. Les rares nouvelles recommencent à être bonnes: à la suite de l'offensive de l'armée alliée d'Orient du général Franchet d'Espèrey, les Bulgares demandent l'armistice à la fin de septembre.

### ZÉPHYRIN MESSAGER DE LA VICTOIRE

Le 8 octobre 1918 Berthelot retrouve à la gare de Lyon plusieurs vétérans de sa mission de Roumanie qui vont l'accompagner en Grèce, où il vient d'être nommé à la tête de l'armée du Danube, division de l'armée d'Orient. On reconnaît dans le hall le soldat Jean Sollier (qui n'est autre que Zéphyrin qui, écrit Berthelot dans son Journal, «s'ennuyait prodigieusement» à Chambéry où cantonnait l'unité dans laquelle il avait été versé à l'expiration de son sursis d'appel)<sup>57</sup>. Le 10 novembre les troupes françaises débarquent sur la rive roumaine du Danube. La Roumanie entre en guerre pour la seconde fois aux côtés des Alliés.

Comme les autres habitants de Iași, Gervais et Placide apprennent la nouvelle de l'Armistice de Rethondes par la TSF en fin d'après-midi, le 11. Le 12 novembre Gervais est chargé du sermon pendant le *Te Deum* qui est célébré dans l'église de Sion, «devant tous les galons civils ou militaires de Iași et des légations»<sup>58</sup>. «Ce fut sans doute, commente son neveu et biographe, le père Girard-Reydet, le seul discours patriotique de toute la carrière du Père Gervais»<sup>59</sup>. Nous avons vu cependant que, bien que prêtre de l'Église universelle, il n'a jamais oublié sa patrie terrestre dans sa correspondance, ce qui est d'ailleurs bien normal et conforme à l'esprit du temps. «Et maintenant nous allons rentrer dans le monde des vivants, conclut Gervais dans une lettre à un confrère, le père Ernest, attendant surtout des nouvelles d'Occident et de la Famille, puisque nous ne savons même pas si nous avons un supérieur général...».

Au moment de l'armistice Zéphyrin est encore à Tirnovo, en Bulgarie, aux côtés de Berthelot. Il traverse le Danube en sa compagnie le 16 novembre au matin. «La Cour et les légations vont rentrer à Bucarest, écrit de son côté Gervais. Nous suivrons tout doucement»<sup>60</sup>. Le 1<sup>er</sup> décembre 1918 le soldat Sollier assiste en

<sup>56</sup> AAA, 2 DR 27, Gervais à Ernest, 28 novembre 1918.

<sup>57</sup> G. E. Torrey, *General Berthelot and Romania*, p. 180 (*Lettre à G. Berthelot, 18 octobre 1918*).

<sup>58</sup> AAA, 2 DR 27, Gervais à Ernest, 28 novembre 1918.

<sup>59</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, pp. 112–113.

<sup>60</sup> AAA, 2 DR 27, Gervais à Ernest, 28 novembre 1918.

spectateur privilégié à l'entrée dans la capitale des souverains, des princes, des princesses et du général Berthelot, qui prend des allures de triomphe à la romaine. Gervais et Placide ne tardent pas à retrouver à leur tour Berthelot, qui effectue son entrée solennelle dans Iași le 14 décembre. Les deux assomptionnistes viennent d'y porter en terre le général Lafont, emporté par la grippe espagnole<sup>61</sup>, qui touche de nombreux soldats français et les civils roumains.

### SEMENCES D'AVENIR

Gervais, qui entre dans la capitale le 24 décembre, «dans les fourgons de l'hôpital militaire français»<sup>62</sup>, est accueilli par Zéphyrin. Il y prend enfin connaissance des dernières nouvelles de la Famille: «Grande joie mêlée de la tristesse de tant de nouveaux deuils. Joie surtout de me sentir enfin rattaché au centre de la congrégation et à son nouveau chef». Il se retrouve dans l'hôpital des filles de la Charité, y faisant aussitôt du ministère: des pénitents l'attendent pour se confesser avant la messe de minuit! Les poilus sont nombreux à l'office. La paix à peine revenue, ce n'est donc pas le travail qui manque. «Que d'œuvres à restaurer en Bulgarie et dans tout l'Orient! Il faudra y multiplier les ouvriers. La guerre aura secoué fortement l'orthodoxie et jamais l'œuvre de l'Union n'a trouvé un terrain aussi favorable.»<sup>63</sup> Dans ce vaste chantier, ses premières pensées sont pour son cher collègue de Philippopoli. Il ne compte passer que quelques jours à Bucarest et regagner le plus vite possible une Bulgarie occupée par les Alliés. Il va pourtant, avant de quitter la terre qui l'a accueilli dans les heures les plus difficiles, semer quelques graines d'avenir.

Il faut d'abord assurer la protection des structures ecclésiales existantes. L'heure de la victoire est en effet aussi celle des règlements de comptes. Berthelot refuse tout contact avec l'archevêque Netzhammer, malgré les demandes d'audience que formule celui-ci. Le général ne se rend pas au service célébré par trois aumôniers français en présence de l'archevêque à la cathédrale catholique à l'intention des soldats de la 30<sup>e</sup> division tombés pour la délivrance de la Roumanie. «Ici les affaires de l'Église semblent sous le coup d'une menace, écrit un Gervais assez inquiet. L'archevêque est accusé par les journaux d'une certaine compromission avec l'ennemi et on peut tirer de là matière à un scandale un peu bruyant.» L'ancien hôte de M<sup>gr</sup> Netzhammer en 1915–1916 n'oublie pas la correction du prélat à son égard et s'emploie à ménager l'avenir du catholicisme latin en Valachie. Bientôt des rumeurs courent sur le remplacement de l'archevêque allemand par un Français (on cite

<sup>61</sup> SHAT, 6 N 217, Berthelot au MG, 14 décembre 1918.

<sup>62</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, p. 113.

<sup>63</sup> AAA, 2 DR 26, Gervais au père Joseph, 27 décembre 1918.

même le nom du Père Gervais!) ou plutôt par un Italien<sup>64</sup>. Netzhammer restera finalement à Bucarest jusqu'en 1924. Il semble avoir bénéficié de la protection du roi, qui lui sait gré d'être allé à Vienne pour sauver son trône au moment où les Allemands et les Autrichiens envisageaient de le déposer.

#### LA SITUATION RELIGIEUSE DE LA GRANDE ROUMANIE

Le 1<sup>er</sup> décembre 1918 la Transylvanie s'unit au Vieux-Royaume, après la Bessarabie et la Bucovine. La Grande Roumanie est née (qui passe de 8 à 19 millions d'habitants). Les catholiques (latins d'origine hongroise et allemande et byzantins d'origine roumaine) y sont minoritaires, mais néanmoins nettement plus nombreux que dans l'ancien État. Ce qui n'était qu'un songe de Gervais en février 1916 devient réalité<sup>65</sup>. Le religieux est bien conscient de ce profond changement: «La question religieuse va prendre ici des proportions considérables, écrit-il quelques jours après l'union d'Alba Iulia: cinq évêchés latins, trois uniates» (Oradea Mare, Cluj et Blaj, avec 800 000 fidèles sur 6 millions de Transylvains)<sup>66</sup>. La nouvelle situation présente toutefois quelques risques: «La question capitale, en ce pays, sera le maintien et l'affermissement des uniates de Transylvanie, que les orthodoxes vont chercher à désunir. Je pense qu'à Rome on trouvera le moyen de conjurer le péril»<sup>67</sup>. Mais elle est aussi la source de bien des espoirs: «Le clergé allemand ou germanisant devra s'éclipser un peu. Des Français feraient merveille dans ce pays et il ne s'en trouve pas un seul... Beaucoup de gens désireraient nous y voir travailler. Que faudrait-il répondre si quelque autorité civile ou religieuse nous posait la question positivement et offrait de fonder quelque chose: église, séminaire, école? ... Il serait utile, sur place, de savoir si éventuellement on tiendrait à faire quelque chose en ce pays si bien placé pour l'œuvre de l'union des Églises»<sup>68</sup>. La future fondation assomptionniste en Roumanie est donc envisagée dès ce moment. Il suffirait d'un signe des autorités ecclésiastiques locales. Ce signe viendra, mais en son temps.

«Nos affaires à nous ne sont pas pour l'instant de ce côté du Danube. Nous travaillons chez nos Bulgares dans la faible proportion de nos moyens présents», conclut Gervais<sup>69</sup>. Rentré à Philippopoli dès le 15 janvier 1919, il n'oubliera toutefois pas la Roumanie qui l'a accueilli pendant la tourmente et dont il a partagé

<sup>64</sup> Raimund Netzhammer, *Bischof in Rumänien*, Munich, 1995–1996, vol. 2, pp. 856–857 et p. 866.

<sup>65</sup> Il écrivait alors: «Le jour où les Transylvains catholiques et supérieurs à leurs frères d'ici seraient réunis à eux, la renaissance catholique pourrait vivre de beaux succès» (*Id.*, 2 DR 7, Gervais à Emmanuel, 5 février 1916).

<sup>66</sup> AAA, 2 DR 28, Gervais à Ernest, 7 décembre 1918.

<sup>67</sup> *Id.*, 2 DR 29, Gervais au père?, 29 mars 1919.

<sup>68</sup> *Id.*, 2 DR 28, Gervais à Ernest, 7 décembre 1918.

<sup>69</sup> *Id.*, 2 DR 29, Gervais au père?, 29 mars 1919.

les souffrances et les espérances, jusqu'à la délivrance. Il fait d'ailleurs un séjour à Bucarest dès le mois de mars pour y régler des affaires financières. Il y est toujours reçu fraternellement par les filles de la Charité de la *chaussée Jianu* (adresse qu'il recommande à tous les assomptionnistes de passage dans la capitale roumaine, «sans craindre d'arriver à toute heure»).

### CONCLUSION

Gervais Quenard oeuvrera sous d'autres cieux – à Chalcédoine – au cours des années suivantes, mais il se réjouit des nouvelles que lui donne en 1922 le père Janin, qui vient de visiter la Transylvanie où il a senti un terrain éminemment favorable à l'implantation de la congrégation. En janvier 1923 l'ancien hôte de M<sup>gr</sup> Netzhammer entame une tournée dans la nouvelle province de la Grande Roumanie. Songe-t-il à s'investir personnellement en ces lieux? On ne le saura jamais, puisque, à peine de retour à la maison de Kadi-Köy, en Turquie, le 28 février 1923, il apprend qu'il vient d'être élu supérieur général de sa congrégation. Ce ne sera donc pas à lui que reviendra l'honneur d'installer l'Assomption en Roumanie, mais c'est sous son mandat cependant que seront fondés, notamment par les pères Gayraud et Donche, entre 1923 et 1925, les postes de Blaj (dans le «petit Vatican» des gréco-catholiques), de Beiuș (où les Oblates s'installeront aussi, en septembre 1925<sup>70</sup>) et de Lugoj, auxquels il rendra visite presque aussitôt. Il ne pourra alors s'empêcher de leur raconter ses souvenirs de la guerre, au temps de sa lutte contre l'épidémie et pour le bien-être physique et spirituel du peuple roumain<sup>71</sup>.

Car c'est bien le paradoxe de cette fondation. Du conflit de 1914–1918, pourtant source de tant de ruines, est sorti une communauté bâtie sur le roc, de nouveau très vivante à l'aube du troisième millénaire, après les années terribles du communisme (mais essentiellement en Moldavie aujourd'hui. La Grande Guerre, en fournissant l'occasion, selon le mot du père d'Alzon, au premier prêtre assomptionniste envoyé dans le pays de donner de lui «une idée toute contraire à celle que les Valaques (= les Roumains) ont en général du clergé de leur pays»<sup>72</sup>, a permis, outre les changements géopolitiques qu'elle a entraînés, d'ancrer solidement l'Assomption. Gervais Quenard et les religieux français de la mission Berthelot, comme les médecins et les infirmières, ont laissé en Roumanie un souvenir durable. La popularité de la France en a été renforcée et, par leur abnégation et leur compétence reconnues unanimement, ils ont donné aux Roumains une nouvelle image du catholicisme et en ont appris une nouvelle de l'orthodoxie.

<sup>70</sup> *Survol des champs d'apostolat des oblates de l'Assomption*, s.l.n.d., p. 40.

<sup>71</sup> Girard-Reydet, *op. cit.*, pp. 177–178.

<sup>72</sup> Père d'Alzon à M<sup>gr</sup> Hassoun, archevêque-primat des Arméniens de Constantinople, 31 juillet 1862.